

# Costernia - l'Américain - (Tome 1)

Axel de Ber

Publié en mars 2011 - Editia

## *Extrait*

...Gordon et moi bavardons souvent au bar. Moi, je suis perché sur un tabouret dans mon coin préféré, un coin tranquille au bout du comptoir, près de la lumière tamisée de la lampe à abat-jour.

Je regarde Gordon. Sa maestria à la batterie de pompes à bières, de pistolets à whisky luminescents et d'autres dispositifs avec lesquels il prépare les incessantes commandes que Lolly lui amène de la salle me fascine. Quand il a deux minutes de répit il vient toujours vers moi.

Le plus souvent nous devisons de blues ou bien nous échangeons nos impressions sur la formation de passage au J'Club. Parfois nos discussions prennent un ton animé, lors de revues de détail dont nous ne nous lassons pas. Comme à propos du sax, quand il tente de me faire valoir les qualités d'un Roland Kirk, qu'il admire, mais que je ne peux pas saquer, mes références en la matière étant Lester Young, Charlie Parker et, ah bien sûr, John Coltrane. Pour nous en remettre, nous sifflons respectivement nos verres – il a toujours le sien derrière le comptoir – et il nous ressert avant d'entamer son sujet de prédilection : le piano.

Alors nous passons en revue les Art Tatum, Jelly Roll Morton, Oscar Peterson, Bud Powell, Errol Garner, Thelonious Monk, Earl Hines, Bill Evans, Horace Silver et consorts, qui sont sa véritable tasse de thé. Sa passion le submerge parfois et je n'aime pas voir son regard se ternir d'un voile sombre. Je sais qu'il souffre intérieurement, par exemple quand il me raconte la carrière de Earl Hines, un monument du piano (et de la main gauche), un des grands commis du Hot Five de Louis Armstrong, et plus tard, ah, l'accompagnateur de Charlie Parker et Sarah Vaughan.

Après la fermeture du J'Club, quand les derniers clients ont abandonné à regret le coin blues et qu'Albert a désactivé le système d'ouverture, nous terminons souvent la nuit au petit salon attendant au bar. Là, affalés sur les sofas, Lolly, moi et quelques irréductibles qu'Albert tolère, nous écoutons des bijoux de la discothèque personnelle de Gordon.

Ce n'est qu'au petit matin que je regagne mes pénates à Crampettaz, sur les Hauts Plateaux, au volant d'une Buick. Je raccompagne toujours Lolly et Gordon. Je les dépose toujours au même endroit, au pied du même platane de l'Esplanade des Résipiscences, une immense place rectangulaire entourée de Cubes. Je les regarde s'éloigner avant de redémarrer.

Là, ils ne se cachent plus. Ils se tiennent par la main. J'attends le moment qui m'émeut toujours, je sais que Gordon va me faire un petit geste de la main gauche sans se retourner et que Lolly me lancera un bref regard par-dessus son épaule avant qu'ils ne disparaissent derrière les platanes. Je sais aussi qu'ils se dirigent vers un Cube en bordure de l'esplanade, au A040/C, là où Gordon a son studio. Je ne sais pas s'ils vivent vraiment ensemble. Gordon ne m'a pas encore fait de confidences à ce sujet.

Par contre, il m'a éclairé sur ce nom étrange : Esplanade des Résipiscences, dont je m'étais étonné quand je les avais raccompagnés pour la première fois.

Ce nom datait d'avant la G.B.N. (Grosse Banqueroute Nationale), quand l'esplanade était le théâtre des grand-messes populaires de l'époque, en particulier les Grandes Repentances que des représentants patentés de syndicats de tous bords, de partis politiques, ainsi que des émissaires d'innombrables collectifs, associations et ligues diverses organisaient hebdomadairement. Juchés sur un podium surplombant la foule, des animateurs déversaient aux micros des litanies de fautes passées (certaines remontant à plus de deux siècles) dont le peuple devait se repentir au nom de la nation. C'était la mode, c'était le must, il fallait se repentir, ça faisait du bien, ça faisait bien, les gens rentraient comblés chez eux, persuadés d'avoir fait évoluer le Bien Public, la Conscience Universelle, les Droits de l'Homme, sans parler de ceux de la Femme, ni ceux des Animaux à fortiori.

« Les cons », m'avait dit Gordon, résumant très succinctement l'opinion qu'il avait eue de ces foutaises, par ailleurs partagée par « quatre-vingt deux pour cent » des sondés biquotidiens. Mais tout le monde s'en tapait, des sondages et des sondés, sauf les medias qui en profitaient pour pallier à la vacuité de leurs programmes. Et sauf la G.B.N. qui se frottait les mains en coulisse.

À cette époque Gordon n'habitait pas encore au A040/C. D'ailleurs cette adresse n'existait pas du temps des repentances. Ce n'est que plus tard, après la G.B.N., que l'endroit fut réhabilité. Une ceinture de platanes donna un aspect moins sinistre à l'esplanade, alors un simple terrain vague, puis un kiosque à musique remplaça le podium des prestataires en repentances et des Cubes de luxe furent édifiés tout autour, dont celui où Gordon emménagea dès qu'il fut disponible. Par contre, l'esplanade conserva son nom. Gordon me dit que les Généraux y avaient tenu mais qu'il ne savait pas pourquoi.

**L'intégralité de ce texte disponible sur <http://editia.fr>**